

JOB, JESUS ET L'EGLISE

(Ecriture de l'homélie du 5^{ème} dimanche ordinaire, messe de 11h00)

La première lecture et l'évangile que nous venons d'écouter se répondent l'un l'autre. Ils fournissent une occasion de parler de l'Onction de malades que certains recevront samedi prochain, à la messe de 18h30. Je le fais en trois temps.

Job

La première lecture est tirée du livre de Job et elle nous fait entendre sa plainte, une plainte qui peut rejoindre celle de beaucoup d'hommes et de femmes par le monde, qui peut aussi rejoindre notre propre plainte parfois, actuellement même. Nos jours ne sont que peines et misères, nous travaillons pour récolter un salaire et nous mourrons bientôt. Cette plainte constitue une petite partie du livre de Job. Ce livre de l'Ancien Testament est un livre étonnant. Il raconte une histoire. Job perd ses biens, sa famille et est atteint dans sa chair. Il connaît une souffrance d'autant plus intolérable qu'elle est incompréhensible. Ses amis viennent le reconforter ou le soutenir dans son épreuve. Ils pensent utile de lui expliquer le sens de ce qu'il vit. Ils avancent l'idée qu'il pourrait bien avoir mérité ce qui lui arrive, ou qu'il faut se référer à l'ordre des choses, ou même qu'il s'agit d'un dessein mystérieux de Dieu. Mais Job rejette chacune de ces explications. Non seulement elles ne lui sont d'aucun secours dans sa détresse mais il les juge même irrecevables. Job est innocent. Il se tient simplement devant Dieu à qui il s'adresse directement, espérant recevoir de lui la lumière et le rétablissement de sa vie. Ce livre de Sagesse plonge le lecteur au cœur de l'énigme du mal et de la souffrance qui taraude la condition humaine. Il y plonge, au point que les explications traditionnelles la rendent plus obscure encore. Le tragique de l'expérience humaine est ainsi exposé sans artifice ni bons sentiments qui le farderaient de couleurs qu'il ne possède pas. Dans son malheur cependant Job ne se détourne à aucun moment de son Créateur. Il n'attend que de lui, non seulement une explication mais la délivrance.

Jésus

S. Marc nous a présenté, au début de son évangile, une sorte de journée type de Jésus. Il enseigne, guérit, prie. Nous voyons ainsi Jésus agir selon sa mission. Il est venu pour faire ce qu'il fait et non pour autre chose. Et ce que nous voyons est qu'une part de son action consiste à accueillir des malades et des personnes possédés par des esprits mauvais. Face à cette humanité souffrante, Jésus ne se détourne pas. Il ne prononce pas de discours pour expliquer à ceux qui viennent à lui le pourquoi et le comment de leur maladie ou de leur souffrance. Il les délivre, il leur rend l'usage de leur corps et de leur esprit, il les rétablit dans leur liberté de mouvement. Et puis, note l'évangéliste, il part ailleurs, en un autre lieu pour accomplir la même chose. Mais ce qui est indiqué, c'est que Jésus enseigne la Bonne Nouvelle et qu'il chasse les esprits mauvais, ceux qui savent qui il est et qui cherchent à faire obstacle à sa mission. Il ne mentionne pas les guérisons physiques, bien que Jésus en accomplisse d'autres. Nous pouvons trouver dans ce silence un indice. Jésus ne se détourne pas de ce qui défigure ainsi l'humanité mais son action vise plus profond, en un point que la Bonne Nouvelle peut rejoindre, le cœur même de l'homme. Ce cœur compliqué et malade qu'il est seul à connaître et qui appelle la guérison. Les guérisons physiques sont un signe de sa bonté et de sa puissance, mais

elles sont en réalité un avant-goût d'une autre guérison, plus décisive. Jésus ne se paie pas de mots puisqu'il va lui-même emprunter le chemin de l'humanité souffrante en embrassant la passion et la mort sur la croix. Il fraie ainsi un chemin à l'intérieur même de la condition humaine. Sa proximité et son dessein, visibles dans les guérisons accomplies, vont jusqu'à une participation réelle au poids qui pèse sur l'humanité pour la hisser jusqu'au Père. Sans doute aimerions-nous que la souffrance nous soit épargnée, mais elle demeure et nous ne pouvons la repousser. Job dissuaderait d'imaginer pouvoir fuir. Mais nous ne sommes désormais plus seuls pour la porter.

L'Eglise

L'Eglise a reçu de Jésus le pouvoir de poursuivre avec lui son œuvre de salut en vue de la vie éternelle. Dans l'Esprit Saint, l'Eglise pose des gestes de salut qui touchent ceux qui en bénéficient. Ce sont les sacrements. Celui de l'Onction des malades a connu un usage et un nom qui en a réduit la signification et la portée. En le nommant « extrême onction » on a en effet réduit sa portée en le reliant uniquement à la mort. Ce sacrement est en réalité un prolongement de l'action de Jésus qui ne s'éloigne pas mais s'approche de ceux qui connaissent l'épreuve de la faiblesse pour leur donner déjà la force dont ils ont besoin et les aider à cheminer dans la foi. Par ce sacrement, Jésus touche le malade et le relève, de sorte qu'il ne soit plus abattu ou écrasé. J'ai souvent observé que le fruit du sacrement en celui qui le reçoit est la paix retrouvée, comme si la présence même du Seigneur venait apaiser et encourager, entraînait dans les profondeurs de la vie. Mais ce sacrement ne se réduit pas à une action entre le prêtre et le baptisé, il est porté par l'Eglise elle-même. Aussi bien est-ce l'Eglise tout entière qui prie avec et pour le malade. C'est pourquoi un des prolongements de l'action du Seigneur dans et par l'Eglise s'observe dans l'attention que chacun porte à ceux qui sont faibles et malades, à ceux qui éprouvent leur impuissance. Jésus ne plaint pas, il écoute la plainte et accompagne en vue d'ouvrir la voie dans le cœur de chacun à la rencontre avec le Père. Ainsi des baptisés, qui sont alors signes simples d'une présence plus grande et plus efficace.

Nous pouvons ainsi trouver grâce à Job et au Seigneur Jésus la voie qui atténuera la peur et même l'angoisse qui peut envahir le cœur de l'homme devant la souffrance d'autrui ou lorsqu'il l'éprouve lui-même. Et nous pourrions prendre dans notre prière tous ceux qui, à travers le monde, posent des gestes d'attention fraternelle à l'égard des membres souffrants de l'humanité que le Seigneur est venu rejoindre.

Ab. Antoine L. de Laigue

N.-D. de Grâce de Passy

5 février 2012